

Richard Mesplède

Tant qu'il y a de la vie...



Il n'y avait plus aucun espoir.

Agathe sortit de l'église et emprunta le pont enjambant la Baïse.

Elle s'arrêta au centre de la passerelle de pierre et embrassa d'un regard humide les rues désertes, les boutiques vides, les véhicules abandonnés. Le silence était assourdissant : le ciel demeurait vide et pas le moindre clapotis ne trahit la présence de quelque poisson à l'endroit où se tenaient d'ordinaire pléthore de pêcheurs.

Elle s'accouda au garde-fou et attendit.

Elle espéra longtemps apercevoir un chat se faufilant derrière le lavoir, comme hier. Mais aujourd'hui aucun animal ne manifesta sa présence.

Aujourd'hui, elle était seule.

Elle ne fit aucun effort pour retenir les larmes qui débordèrent de ses grands yeux verts cernés de fatigue et de chagrin. Là, en bas, les gouttes salées se fondirent dans la quiétude de la rivière et se diluèrent en ondes concentriques. Elle avait envisagé d'en faire de même quelques jours plus tôt. Enjamber la rambarde et lâcher prise, tomber lentement, au ralenti, comme dans les films, pour s'abîmer dans les eaux argentées. Sombrier corps et âme dans l'oubli, ne pas laisser de trace.

Elle n'en avait pas eu le courage.

Elle n'en avait pas eu la lâcheté.

Elle avait continué de vivre, par dépit ou par habitude. Hantant comme un fantôme la ville déserte, dormant le plus longtemps possible pour ne pas voir passer les heures, mangeant lorsque le besoin s'en faisait sentir, c'est-à-dire de moins en moins souvent. Elle occupait le reste du temps à écrire des messages aux disparus. Et elle en avait laissé partout : sur de grandes pages blanches placardées aux portes d'entrée des maisons et aux volets des appartements, sur les trottoirs et la chaussée à l'aide de pinceaux et de peinture blanche récupérés au supermarché, sur les draps qu'elle avait étendus le long des quais. Bien entendu, tout ceci n'avait servi à rien, force avait été de l'admettre au terme de deux semaines de solitude, d'angoisse et de désespoir.

Il n'y avait plus personne à Nérac.

Agathe était seule.

Comme chaque jour elle s'apprêta à regagner son domicile. Demain serait un autre jour. Demain serait le même jour, encore et encore. A quoi bon attendre ici, à quoi bon s'en aller ainsi qu'elle l'avait envisagé au début ? Personne ne viendrait. Personne non plus ne l'attendrait ailleurs.

Le temps s'était arrêté, figeant le monde à jamais, paysage urbain pareil à une nature morte.

Il n'y avait plus aucun espoir...

* * *

Tout avait commencé le 5 novembre.

Elle s'était réveillée tard. Bien entendu, c'était désormais habituel : depuis qu'elle commençait à se faire connaître dans le milieu éditorial elle peignait une bonne partie de la nuit, moment propice à la création artistique. L'illustration sur laquelle elle travaillait, destinée à la couverture d'un roman de fantasy, lui avait été commandée par une grande maison d'édition et comme il ne lui restait que quelques jours pour livrer le fruit de son labeur – et qu'elle se faisait un honneur à respecter les délais imposés par ses contrats – elle mettait les bouchées doubles. Jusqu'à l'épuisement, d'ailleurs ; ses amis lui reprochaient depuis quelques temps de ne plus trop sortir, de s'isoler, de se négliger, même. De fait, totalement accaparée par son travail elle ne prenait plus la peine de cuisiner et mangeait trop souvent des pizzas ou des hamburgers qu'elle se faisait livrer, tout en continuant de peindre ses toiles.

Ce rythme de vie lui convenait tout à fait : il n'est pas donné à tout artiste de vivre de sa passion aussi mesurait-elle à sa juste valeur sa chance, tout en sachant pertinemment que cette gloire ne serait peut-être, hélas, qu'éphémère.

Elle s'était donc couchée aux alentours de quatre heures du matin pour se lever à midi. Elle avait allumé la radio pour écouter les actualités pendant qu'elle prenait un petit déjeuner frugal

et se remettait à la tâche. A 13h30 environ, alors qu'elle se remettait au travail sur sa toile, cherchant le bon vert pâle pour colorer les écailles d'un dragon aux ailes mordorées, le poste s'était subitement tu. Il lui fallut peu de temps pour comprendre que plus aucune station n'émettait. Pis encore, les bruits quotidiens avaient cessé. Elle n'entendait plus le son des véhicules dans la rue ni le rire des enfants portés habituellement par le vent jusqu'à chez elle depuis la petite école de quartier. On n'a aucune idée du véritable silence jusqu'à ce que celui-ci vous agresse.

Un rapide tour dans le bourg avait suffi à lui faire prendre conscience de la dramatique et soudaine situation dans laquelle Nérac était plongé. A ce moment-là, bien sûr, elle n'envisageait pas encore la terrible hypothèse selon laquelle le phénomène s'étendait bien au-delà de la petite ville du Lot-et-Garonne.

Conséquemment à une crise de panique initiale, qui s'était soldée par une extinction de voix après qu'elle ait hurlé pendant des heures dans les rues du quartier, elle avait cru devenir folle. Les jours s'étaient succédés lentement et avec eux Agathe avait rapidement dégringolé dans une véritable descente aux enfers.

L'ensemble de la population s'était tout bonnement volatilisé.

Le deuxième jour, les derniers programmes préenregistrés sur quelques chaînes de télévision avaient laissé la place à un

écran désespérément noir. Internet ne fonctionnait plus, pas plus que le téléphone fixe, ni son cellulaire. L'électricité fut définitivement coupée au bout d'une semaine.

Sans plus aucune nouvelle de ses proches, Agathe avait cédé à la panique. Les hypothèses les plus farfelues lui passèrent par la tête et toutes étaient plausibles sans qu'aucune ne la contenta : une expérience de l'armée, un canular télévisé à grande échelle, une attaque terroriste, le fait qu'elle soit morte et qu'elle évolue désormais dans le plus terrible des purgatoires pour une éternité de solitude... et même, pourquoi pas, une intelligence extraterrestre à l'œuvre ! Elle aurait pu accepter n'importe quoi, mais rien ne justifiait qu'elle demeura, elle, là où tout le monde avait disparu.

Ses excursions dans les villages voisins ne firent qu'accroître son désarroi.

Elle était seule au monde.

Il n'y avait plus aucun espoir...

* * *

Agathe sortit de l'église et s'arrêta au centre du pont enjambant la Baise.

Lorsqu'on se rend compte qu'on est le dernier, songea-t-elle, que

peut-on attendre de la vie ? L'être humain est un animal social, elle en restait plus que jamais convaincue. Au diable les Robinson Crusoë et leurs îles désertes et paradisiaques! L'homme avait besoin de la compagnie de ses semblables pour vivre sans sombrer dans la démence, pour conserver son humanité ; elle en faisait la douloureuse expérience à ses dépens. Quelle ironie du sort pour l'artiste qui se complaisait encore un mois plus tôt à sa routine casanière, prônant la solitude au nom de l'innovation, de la créativité et de la production intellectuelle !

Elle contempla les eaux mortes de la rivière, le regard vide.
La scène était la même que la veille.

Sauf dans son cœur. Là, tout au fond, une graine de désespoir avait germé et s'était épanouie avec la rapidité et la subtilité d'un cancer et une fleur mortelle était à présent sur le point d'éclore.

Son sinistre calvaire arrivait à son terme.

Les joues ruisselantes de larmes, la gorge nouée, sans même y réfléchir, elle laissa tomber son sac à main désormais inutile. Son porte-monnaie s'en échappa et cracha son contenu sur les pavés, déversant son petit trésor comme les atomes d'un sablier éventré.

Aujourd'hui, c'était différent.

Aujourd'hui, elle se sentait prête.

Elle commença d'enjamber le garde-fou.

Le néant était son dernier espoir.

* * *

Au moment où elle allait sauter dans le vide pour rejoindre les eaux glaciales de la Baïse, un son se fit percevoir.

Elle crut tout d'abord qu'il s'agissait du fruit de son imagination, mais se rendit bien vite à l'évidence. C'était un bruit de moteur.

Les mains crispées sur la balustrade, elle scruta l'horizon.

Les minutes s'étirèrent et son cœur se mit à battre de plus en plus fort. Se sentant coupable comme une petite fille qui ne voulait pas être prise sur le fait, elle repassa par-dessus la rambarde et ramassa son sac avant de regarder de tous ses yeux en direction du son qui continuait de s'amplifier.

Lorsque la péniche apparut au détour d'un méandre, Agathe crut tout d'abord être victime d'une hallucination. Et puis le petit chien qui se tenait sur le pont du bateau l'aperçut et se mit à aboyer.

L'embarcation entreprit de freiner.

Un nom était peint sur sa coque : l'Espérance.

Une silhouette solitaire émergea de la cabine.

C'était un homme.

C'était l'espoir.